

XYZ. La revue de la nouvelle



Les mots tus

Michel Dufour

Numéro 36, hiver 1993

Poste restante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dufour, M. (1993). Les mots tus. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 39–41.

LES MOTS TUS

MICHEL DUFOUR

Tout finira quand j'aurai dit ces quelques mots longtemps retenus en moi comme un secret, une honte, paroles de haine jamais écrites par manque de courage, de peur de te blesser, que tu en meures, car, depuis que j'ai lu ta première lettre, dès le moment où j'ai accepté d'y répondre, j'ai su ce que j'étais pour toi, non pas une simple correspondante, mais quelqu'un d'unique qui te comprendrait, te sauverait, grâce à qui tes jours sombres s'estomperaient. Depuis cet instant, j'ai compris à quel point tu serais lié à moi et que tu m'aimerais. Pourquoi m'as-tu toujours perçue comme une femme parfaite? Maintenant que j'ai dérivé sur d'autres routes, que tu es resté sur la même voie (et toujours cette dépression qui vient, de façon intermittente, ravir ta lumière intérieure), qu'advient-il de toi?

Pendant dix ans, tes lettres, où dans le menu détail tu me parles du quotidien, de ta petite existence à espérer que l'on t'appelle, que l'on te fasse sentir la vie qui dort en toi et n'ose sortir par crainte que tout soit plus noir que derrière tes yeux (longues pages à simple interligne où je ne puis rien lire entre les mots, car tout y est, même l'incommensurable détresse), je te l'avoue, j'ai espéré qu'elles ne se rendent plus.

Petit à petit, je me suis détachée de toi comme si nous n'avions plus besoin de la même bouée, moi regardant l'avenir, mais toujours coincée dans l'intervalle du présent (zone grise où ni malheur ni bonheur n'ont de place), toi imprégné du passé, de moments partagés entre amis désormais loin — vais-je leur téléphoner, dois-je risquer de les déranger? penses-tu constamment. Tu vis derrière, ami, rongé par un faux sentiment d'impuissance. Non, je ne peux plus souffrir tes redites et tes misères. Tu

l'ignores, tes lettres, je ne les lis plus. Elles agonisent poste restante. Que mon indifférence les tue! «Madame, venez chercher votre courrier», me dit le postier. Non, plus jamais! Je me terre de toi, malade à la seule perspective de voir ton écriture telle une nausée sur des enveloppes d'outre-mer.

Tu as tout accepté de moi sans te soucier que je ne me suis jamais vraiment intéressée à toi. Si tu pouvais mesurer mon hypocrisie, ma lâcheté, ma noire démesure. Quand tu parlais de me rendre visite, j'espérais que le ciel t'écrase. Toi, tu attendais pendant des mois interminables nos chaleureuses retrouvailles, disais-tu, enfin tu viendrais te promener en ville, revoir les amis, cueillir les odeurs du passé, aucune femme avant moi ne s'étant montrée aussi ouverte et accueillante. Pourquoi ton affection est-elle devenue un poids si lourd?

Je suis dure, je sais, mais le serais davantage si je t'avais devant moi à cet instant précis où je pense à nous et n'éprouve qu'ennui et dégoût, malgré toi qui perdures dans ta folie de croire que nous sommes toujours autant liés qu'avant. Mais l'avons-nous déjà vraiment été? Aurais-tu secrètement désiré que je tombe amoureuse? Si je pouvais te crier que je ne t'ai jamais aimé, que je déteste ton désarroi! Mais pour ces choses-là aussi je suis lâche.

Nos routes vers la lumière ont bifurqué sans qu'on en ait vraiment connaissance. Toi, tu tâtonnes encore dans le gris-noir de tes yeux, moi parfois le soleil éclate sur ma vie et se répand comme le feu. Je brûle d'effacer de ma mémoire jusqu'à ton nom. J'imagine que notre rupture se consommera d'elle-même, bien que parfois j'anticipe le drame, la manière forte, les éclats de mots sur le papier, la peine immense, toi l'inconsolable épistolier, moi t'expliquant que je ne veux plus que tu m'écrives même poste restante, parce que la distance entre nous ne fera que s'élargir, elle deviendra un océan agité. Laisse-moi tranquille, j'ai le mal de mer.

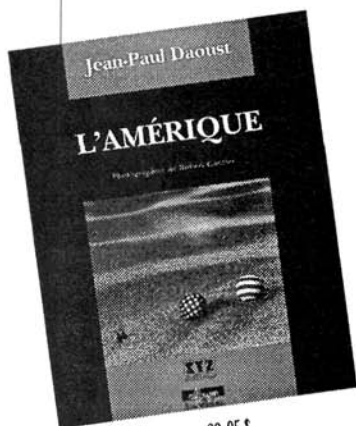
Tu ne comprendras pas. Pendant toutes ces années, insouciant, tu avais cru que j'étais ta confidente, ton guide. Je n'ai rien laissé paraître, trop patiente, trop égoïste, trop ignoble. T'exileras-tu au bout du monde? Mourras-tu tragiquement? Ces adieux sont

odieux. Ne me pardonne surtout pas. Imagine mon vrai visage, les traits du mensonge s'y découvrent facilement, ne nie pas la vérité: j'aurai été la pire des hypocrites. Imparfaite, je t'aurai utilisé pour faire écho à ma propre détresse. Et je m'en porte mieux. Tandis que tu surnageras toujours. Jusqu'à ce que la distance se creuse. Que mon silence — les mots tus — bêtement t'engloutisse.

XYZ

XYZ
éditeur

album
les vilains



144 p., 28,95 \$

Jean-Paul Daoust

L'Amérique

À la vitesse d'un superbolide avalant kilomètres après kilomètres l'asphalte noir des autoroutes américaines, Jean-Paul Daoust nous propose un voyage poétique au pays de la démesure. Installant d'entrée de jeu un rythme de lecture frénétique, le poète dévoile sa vision d'une Amérique avec cette verve qu'on lui connaît et documente son texte de statistiques chocs. Ce long poème est mis en images grâce aux superbes photographies de Robert Gautier.

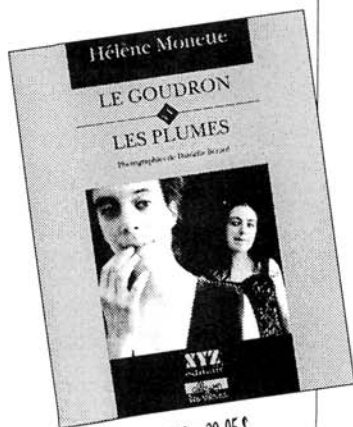
Hélène Monette

Le goudron et les plumes

Le goudron et les plumes nous présente l'histoire de deux filles. Deux amies qui ne se voient presque jamais. Cora Corail envoie des cassettes à Léa. Léa écoute, médusée, les propos décupants de son amie. De la dynamite pour qui cherche à fuir le passé. Les superbes photographies de Danielle Bérard viennent appuyer un récit puissant, une prose poétique belle et troublante.

« Son livre s'écoute comme une musique. »

Gilles Marcotte, *L'Actualité*



138 p., 28,95 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Tél. : 514.525.21.70 Téléc. : 514.525.75.37